

« *Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu.* »  
(Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*)

**Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu.  
Ce visage c'était celui de ma petite grand-mère.**

### **PETITE GRAND-MÈRE**

Tu as huit ans (et demi) et tu pars terminer ta classe de CM1 à Châteauneuf-du-Rhône chez tes grands-parents. Tu vas à la petite école de ce tout petit village médiéval niché au pied d'une toute petite montagne qui te paraît alors immensément haute. Tu regardes les ruines qui culminent à son juste sommet arrondi. Tout semble ici s'emboîter aux courbures du ciel, tout semble poli aux souffles du mistral. Et tu rêves. Questionnes ce tas de pierres précieuses à ton imagination. Quels secrets ont-elles enfoui sous leurs décombres ? Laissent-elles affleurer des os ? Qui a vécu là ? Quand ? Est-ce la bise que tu entends hurler à travers les fissures des pierres ou un prisonnier retenu là depuis la nuit des temps ? ***Hein petite grand-mère, dis-moi ?*** Ta grand-mère ne connaît aucune réponse à toutes tes questions. *Peuchère, je suis née ici et j'ai jamais rien vu d'autre que ce tas de pierres écroulées. Je l'ai toujours vu là. Il était là bien avant moi et y sera bien après. J'ai pas besoin de savoir d'où il vient où il va.* Ce tas de pierres était dans sa vie depuis toujours. Il était là un point c'est tout. Comme le reste du décor, sa maison, ses champs, sa terre, ses lapins, son mari, ses enfants. Il était là comme elle était là, sur cette terre rouge et aride. Il était posé comme sa vie l'était. Et dans sa vie, on ne cherchait pas à savoir pourquoi les choses étaient ici et pas là. Là et pas ailleurs. On ne cherchait pas à savoir depuis combien de temps la vie existait. On vivait. Ce tas de pierres était dans sa vie et c'était bien suffisant.

Tu vas à la petite école qui se trouve juste en bas de la ruelle de ce tout petit village médiéval. Avant d'en refermer le portail tu te retournes pour apercevoir ta petite grand-mère sur le seuil de sa porte qui, de sa main levée à hauteur de son visage, te fait un petit signe affectueux. Avant de l'enfouir au fond de la poche kangourou de son tablier. Elle te regarde. Pour de vrai. Ses petits yeux délavés enivrés de toutes ses

tendresses et de tout son amour pour toi. Elle porte son tablier du matin au soir pour le troquer, du soir au matin, contre une chemise de nuit qui lui recouvre même le bout des orteils. Avant d'entrer dans la classe unique, tu as le temps de la voir courber son dos douloureux, se retourner pour écarter le rideau de perles scintillantes en plastique qui recouvre la porte d'entrée ouverte sur la rue à toutes les saisons. Elle retourne à ses tâches. Celles d'une paysanne, celles d'une mère de dix enfants. Elle retourne à sa vie.

Tu vis là ces quelques mois chez ta grand-mère que tu aimes tant. *Pourquoi l'aimes-tu autant ? Je l'aime parce qu'elle m'aime.* Tu l'aimes parce qu'elle te regarde et sait voir en toi tous tes trésors toutes tes beautés. Tes puissances. Tu es sa petite sauvageonne son petit bourgeon d'amour ses promesses de toutes les merveilles.

Toutes les journées elle racle la terre qui tord ses doigts et recourbe son dos tel un Pic du Midi. Toutes les journées elle déshabille ses lapins, ôte leur pyjama à la fourrure angora puis les dépiaute jusqu'à ce que leur peau soit lisse et humide. Elle sectionne les articulations de leurs pattes sans hésitation aucune. *Dans la vie soit tu manges soit tu te fais manger. T'entends ça ma petite fille ?* Oui tu l'entends encore.

Ta grand-mère est une paysanne. Chaque jour elle travaille la terre. La vit et l'habite. L'habille de toutes ses pensées. De toute son âme. Elle fouette la terre, la retourne et l'éclate, la ratisse, la pince entre ses doigts en courbures de trombones, l'épluche de ses cailloux les plus pointus, la décortique de toutes ses herbes mauvaises, y sème ses paroles les plus secrètes, la défie d'un regard aiguisé, en arrache les légumes. Son pays provençal vissé au corps, son pays entortillé à ses chevilles, son pays de cocagne. Elle vit pour son mari, ses enfants, sa terre et ses bêtes. Son mistral et son ciel aride. Elle n'a pas le temps de s'asseoir. Pas le temps de rêver. Elle n'a pas le temps de parler profond et loin. Elle a seulement le temps de vivre.

Elle a élevé ses dix enfants, trois filles sept garçons, comme elle sème ses légumes. Droits et en rangs serrés. Dans un tracé si parfaitement horizontal qu'ils ne pouvaient croître que dans une verticale irréprochable. Ils sont désormais grands mais toujours ils demeurent autour d'elle. L'entourent de leur cœur et de leurs attentions. Ici, tu dors dans le dortoir, à l'étage de la maison, dans le lit que ton père occupait lorsqu'il était enfant. Peut-être dors-tu également dans ses rêves. Lorsque ceux-ci peuplaient encore ses nuits. Peut-être.

Tu dors dans le lit de ton père. Le même matelas engoncé dans tes courbures les mêmes draps blancs rugueux à t'écorcher les vibrations de ta peau. La même couverture. La même maison. La même pièce. La même famille. Le même enfant que les autres. *Ah bon ?* Toi qui as toujours connu ton père presque chauve, ses cheveux

disposés en couronne autour de son auréole, toi qui l'as toujours connu avec son épaisse moustache en courbures de demi-lunes, tu te demandes s'il est né tout-comme-ça ou si sa moustache est apparue au moment où ses cheveux ont commencé à tomber. Tu te demandes si tu aurais aimé le connaître enfant. *L'aurais-tu seulement reconnu ? Et si je l'avais connu, aurait-il été mon ami ?*

Ici, tu aimes nager dans ton bonheur. Celui de tous ces lits vides, autrefois occupés de fatigues et de rires étouffés. D'avenirs innocents. Ici, tu nages dans le bonheur de tes grands-parents. Leur lit trônant toujours à l'autre bout de la pièce scindée en deux par une simple tenture. En attendant le déluge.

Quelle que soit la saison, ta petite grand-mère se lève tôt. Avant le soleil ou avec. Mais jamais après. Avant de troquer sa chemise de nuit contre sa blouse-robe-tablier, avant d'aller nourrir ses lapins, de les soupeser en refermant son poing droit son poing gauche autour de leurs oreilles, avant de passer le balai sous la table, avant de déposer son baiser à ton front, avant de se rendre à son jardin, elle traîne son corps encombré de rhumatismes jusqu'au vieux poêle à bois. C'est sur ce poêle qu'elle mijote tous ses repas. Que ses lapins échouent leur vie, entre fourchettes et couteaux, entre ta langue et ton palais, entre râbles et rognons, épaules et cuisses. Tous les midis à la fin de son repas, ta petite grand-mère ajoute un peu de gnôle à son café et savoure son petit canard pour digérer. *Goûte ma fille. Goûte cette eau de la vie.* Car chaque fin d'été, tes grands-parents toutes tes tantes tes oncles tous tes cousins cousines s'attèlent à la fabrication de la gnôle, agglutinés au fond de la cuisine contrebandière. ***C'est bon !*** Elle t'appelle souvent *ma fille*. Toi qui aurais tant aimé être sa fille. ***Dis ma petite grand-mère, pourquoi tu m'appelles « ma fille » alors que je ne suis que ta petite-fille ?*** Parce que tu es la fille de mon fils. Parce que tu n'as jamais été si petite que cela. Et parce que tu n'es pas « que ». Puis elle s'endort quelques minutes, pas plus de sept, à sa table. Le visage enfoui entre ses bras encerclés telle une berceuse, la main gauche posée sur la droite. D'ici sept minutes, la marque de son alliance imprimera son front lorsqu'elle lèvera son visage vers toi. Toi, sa fille. *Et toi ma fille, pourquoi tu m'appelles « petite » grand-mère ? Eh pardi, parce que tu es petite toute petite ! Oh coquin de sort, tu vas voir si je t'attrape...* Durant tout ce long petit temps de sept minutes, tu la regardes tu l' observes. Tu écoutes votre silence. Tu immobilises tous tes gestes, les moindres de tes mouvements, bloques tes souffles et respirations, suspends ton cœur autour du sien. Tu lui parles tout bas dans le secret de ses oreilles, lui murmures vos rêves les plus éclatants. Tu reprends tes mouvements les plus ténus pour caresser sa mise en plis poivre et sel, saisis une mèche de sa chevelure que tu tranches maladroitement avec le couteau à découper les lapins. La glisses dans le fond de ta poche. La poche de ta salopette. Tu l'aimes en silence, sept minutes et tout l'infini.

Ta grand-mère est une paysanne qui tue les lapins à qui elle parle tous les matins. Mais elle porte en elle toutes les finesses les nuances du diamant, son esprit scintille tel un lampyre, discret mais luisant. Elle reflète tous tes possibles tous tes bonheurs. Elle parle peu mais son esprit est si près de son cœur qu'elle repousse tous les châtiments qui pèsent sur toi et qu'elle brode à ta vie des sentiments qui aujourd'hui encore te portent.

La vie chez tes grands-parents est douce et sereine. Ici tout est simple et facile. Tout va de soi vers les autres. Tu flottes dans ton bonheur, glisses de la maison à l'école et de l'école à la ruelle pavée de bonnes intentions. Le clocher de l'église enchante tes oreilles toutes les demi-heures et l'épicier du village te ravit de bonbons parfumés acidulés sucrés. Ton grand-père te donne 5 centimes lorsque tu tues des mouches avec ta tapette en plastique jaune. Alors tu passes tous tes moments de repos d'école à tapetter tapetter et tapetter. Tu vends les peaux de lapins 10 centimes ; celles de ceux que ta grand-mère tue. Elle saisit les lapins par les pattes arrière, les suspend tête en bas, les étourdit d'un coup de bâton sur la nuque et les saigne du tranchant de son couteau, les tue, récupère leur sang dans un seau en zinc avant qu'il ne se répande sur le sol de terre battue, retourne leurs peaux en un revers de main, d'une seule entaille en sort les entrailles. Mais elle est douce et aimante. D'une douceur veloutée. D'un amour tendre et moelleux comme une mie de pain.

Le dimanche matin à cinq heures, vous partez sur vos vélos attelés de charrettes vendre les lapins tués dépiautés sur le marché de la grande ville située à 9 kilomètres, Montélimar. Ta grand-mère a préparé les casse-croûtes, ton grand-père a frisé sa moustache, recourbé son sourire en haut là-haut tout là-haut. Tu vends des lapins, dis *Bonjour* aux gens qui s'arrêtent et regardent, parles et marchandes avec tes chalands *Si vous m'achetez deux lapins le troisième sera encore moins cher!* Tu clignes de l'œil en direction de ton grand-père. Il est peut-être un peu bourru et ronchon mais il sait sourire à ton sens des affaires. Il sait te reconnaître. Tu t'amuses à la marchande sauf que là *c'est pour de vrai*. Vers 10 heures vous mangez sur place les casse-croûtes de rillettes de lapin préparés par ta petite grand-mère. Le marché terminé vous repliez vos affaires, pas grand-chose, tous les lapins ont été vendus. Vous quittez l'allée, enfourchez vos vélos plus légers qu'à l'aller et vous précipitez à l'usine de nougats la seule la vraie l'unique Chabert et Guillot. C'est le cadeau la récompense du dimanche. La seule. La plus précieuse. Tu as le droit d'en prendre une poignée pleine la plus pleine possible, tu choisis le nougat le plus dur car il est non seulement le meilleur mais le plus long à croquer fondre manger. La douceur du

miel le croquant et le goût brut des amandes incrustées au cœur de la friandise. Ton paradis dominical.

Vous rentrez à Châteauneuf, là où tu aimerais vivre auprès de tes grands-parents. Le dimanche après-midi vous rendez visite au cimetière du village. Là où sont enterrés deux de tes frères. Là où sera enterré de honte ton troisième frère bien des années plus tard. Ton grand-père fait le tour de toutes les tombes dont il connaît chaque famille. Sans même arrêter son regard sur celle de tes frères. Ses petits-fils. *Tiens, celle-là j'étais à l'école avec. Cui-ci c'était qu'un salopaud. Et lui c'était un cousin. Et elle... ma foi...* Alors que ta grand-mère se dirige droit vers la tombe familiale dans laquelle reposent tes frères. Ses petits-fils. Elle se recueille et leur parle dès qu'elle touche la pierre *Pauvres petits peuchère c'est pas des âges pour mourir. À ces âges-là on vit et pis c'est tout.* Elle croise sa main dans tous les sens rapides sur sa poitrine comme si elle aspergeait son torse de pointillés. Balançant son message morse à Jésus Dieu Marie Joseph Notre Père. Lève les yeux au ciel. Parle au silence, en silence dans le fond de sa bouche. Finit *Amen.* Et revient dans votre vie du dimanche. *Tu vois ma petite fille...* et te raconte l'histoire de toutes ces vies horizontales. Le cimetière te fascine tout autant qu'il t'effraie. Ici tu réalises la vie. Et tout ce que la mort lui fait. Ce qu'elle a fait à tes frères et à tous ces gens qui *reposent* ici. *En paix* mais en paix de quoi de qui ? Pour avoir la paix faut-il avoir connu et faut-il avoir fait la guerre ; ***alors la vie c'est la guerre c'est ça, c'est bien ça ? Oui c'est bien ça.*** Faut-il avoir vécu pour se reposer ? Pour l'éternité et même au-delà. Faut-il avoir vécu combien de temps ? Quatre-vingt-quatorze ans pour certains, neuf ans pour d'autres, quarante-quatre ans ou dix-huit mois ***qu'y a-t-il à comprendre à tout ça ? Rien ma petite fille. Il n'y a rien à comprendre.*** On a beau faire bien beau faire mal, on peut faire ce qu'on veut, tout ce qu'on veut, vivre droit ou vivre de travers, réaliser de grandes choses ou en faire de toutes petites toute sa vie, empiler ou éparpiller, se battre ou renoncer, *Faut que tu le saches ma petite fille, on finira tous à l'horizontale.* À contempler tous les horizons de nos vies.

Tu divagues dans les allées du cimetière, te penches sur les médaillons photographiques, t'épanches sur les inscriptions gravées sur les tombes, commentes et devines les vies derrière les noms, comptes sur tes doigts les âges derrière les dates, contes les histoires enfouies à tout jamais, perdues évaporées, colportées transmises, transformées et difformées. Tu parles aux enfants enfouis, pourquoi eux ici et moi là ? Pourquoi mes frères ici et moi là devant eux ? Tu tisses les allées pour ratisser tous les détails de ces vies invisibles, tu sondes la terre pour souder toutes ces histoires en un seul bloc.

Ici, on empile les morts, on tire les vies à pile ou farce. **Ma petite mémé, est-ce que ça te fait peur d'être ici ?** Non ma petite fille, parfois tu sais la vie me fait encore peur mais la mort ne m'effraie plus depuis belle lurette. **C'est quoi mémé une lurette ?** Ma foi, une expression qui veut dire ce que je veux te dire sans savoir te l'expliquer.

**Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu.  
Ce visage c'était celui de ma petite grand-mère.**